

disait qu'elle était morte. En revanche, les œuvres envoyées par les pays de l'Est que vous venez de citer nous parviennent surtout sous des formes non-conventionnelles d'événements, de happenings, de gestes...

Dans une société capitaliste, l'artiste - si farfelue qu'apparaît son œuvre - trouvera toujours un public et aura une chance de vendre, d'être diffusé. En pays socialiste, l'artiste d'avant-garde sait que de toute façon son œuvre ne sera pas vendue, qu'il ne peut espérer d'achat officiel, qu'il ne peut y avoir d'achat de particuliers. Alors, il cherche à faire connaître autrement sa pensée. Et le moyen le plus efficace est d'organiser un spectacle, un happening. La commission a choisi des hongrois, des roumains, des polonais et presque tous réalisent des actions. Certains pourront peut-être venir, d'autres nous envoient des photos, des films, des objets qui retracent ces actions. Ces actions ont toujours, d'une part, un caractère de revendication individuelle, d'autre part, un caractère populaire, comme ce qui se passe à la galerie Foksal de Varsovie. Elles trahissent un malaise, celui de l'artiste, du jeune artiste en particulier, dans une société où il ne trouve pas son public.

Une chose me paraît importante à signaler à propos de cette Biennale, c'est qu'elle révèle beaucoup plus d'inconnus qu'elle ne le faisait auparavant.

C'est un parti que nous avons pris. Par exemple, nous avions pensé à Panamarenko. Puis nous avons appris qu'entre temps, il aurait une exposition à l'A.R.C. (4); nous avons donc renoncé à l'inviter. Malgré son jeune âge, il serait déjà trop connu et la Biennale ne lui aurait rien apporté. En revanche, il y a des artistes très connus dans leur pays mais mal connus en France. C'est le cas de l'italien Paolini. Nous l'avons invité.

La Biennale est l'occasion pour environ 50 000 personnes qui n'ont pas l'habitude de fréquenter les galeries privées, de faire véritablement connaissance avec un art d'extrême avant-garde. Maintenant, est-il possible pour un visiteur dont l'art n'est pas la principale préoccupation, qui ne visite les musées qu'occasionnellement, de comprendre une telle exposition, de l'interpréter alors qu'elle contient des choses aussi nouvelles, des œuvres, par définition, en rupture...

Il existe, à la Biennale, une section audio-visuelle. Sert-elle à compléter l'information ?

Nous avons demandé à chaque pays de nous envoyer des diapositives sur leur activité artistique. Beaucoup ont monté de véritables petits spectacles audio-visuels qui montrent certains aspects de l'avant-garde dans ces pays et qui complètent l'information donnée par la sélection de la Biennale, qui replacent les œuvres dans leur contexte.

La Biennale consacre-t-elle les artistes ?

Ce n'est pas son but. La Biennale est un tremplin ; elle essaie de cristalliser ce qui se passe, en ce moment, dans le monde. Parmi tous les artistes qu'elle présente, certains ont un avenir, d'autres pas. Raymond Cogniat était conscient du fait qu'elle serait régulièrement éreintée parce qu'elle présente les artistes avant leur maturité. La Biennale a un rôle tout à fait particulier, expérimental, elle est « quelque chose à formuler »...

Ses difficultés surmontées

Cette huitième Biennale n'a-t-elle pas connu des difficultés telles qu'elle a failli ne jamais voir le jour.

Fin décembre, tous les problèmes d'organisation étaient résolus. Or, j'ai eu la désagréable surprise, le 2 janvier, d'apprendre que la Ville de Paris avait supprimé les crédits de la Biennale, ce qui mettait en jeu son existence. Le Ministère des Affaires Cultu-

relles a toujours tenu à ce qu'il y ait une parité, à ce que la Biennale de Paris soit subventionnée à égalité par la ville et par le ministère. La ville supprimant ses crédits, le ministère était fondé à supprimer aussi les siens. Finalement, eu égard au travail fourni puisque la Biennale était déjà presque prête, c'est le Ministre Jacques Duhamel qui a décidé qu'exceptionnellement la Biennale serait uniquement subventionnée par le ministère. Étant donné la réduction des

crédits - qui sont passés d'environ 800 000 à 4 500 000 francs - refaire la Biennale au Parc Floral de Vincennes (5), devenait trop coûteux et nous l'avons ramenée dans les musées. Les directeurs, Jacques Lassaigne et Jean Leymarie ont été obligés de modifier leurs programmes. Ceci explique que la Biennale ait été un peu avancée et qu'elle s'ouvre à la mi-septembre.

Ceci dit, depuis, la Ville de Paris est légèrement revenue sur ses positions et a voté une petite subvention pour la partie musicale et la partie spectacle.

Pensez-vous que si cette Biennale marche, elle débloquera un peu le jugement des responsables de la ville ?

Je pense que les élus de Paris qui ont émis des réserves sur la Biennale, devant l'effort réalisé cette fois-ci, reverront leur jugement. Ils devront considérer l'écho dans la presse étrangère. Il est curieux que la Biennale de Paris soit plus connue à l'étranger qu'en France...

N'est-ce pas la faute, avant tout, des responsables de l'information ?

Si. Faisons notre auto-critique. Dans la presse française, combien y a-t-il eu d'articles sérieux sur la dernière Biennale ? Une demi-douzaine... Je ne devrais pas dire ça, étant président de la section française de l'A.I.C.A... (6). La tendance générale de la grande presse est de considérer que les arts n'intéressent qu'une frange de lecteurs et de réduire la place qu'elles leur consacrent.

Comment définissez-vous votre propre rôle au sein de cette Biennale ? Personnellement, qu'est-ce qui vous a poussé à poursuivre malgré toutes les difficultés rencontrées ?

En tant que critique d'art, j'ai toujours été intéressé par l'art au moment où il se fait. Même si je connaissais des réticences, je me portais surtout vers les choses nouvelles. Ainsi, je dois dire que je me sens personnellement plus en accord avec les choix de l'actuelle Biennale, qu'avec ceux de la précédente. Toutefois, comme délégué de la Biennale, je suis souvent obligé de faire passer mes goûts personnels au second plan.

Longtemps, j'ai pensé qu'en matière artistique, la décantation se faisait toute seule. J'ai été tolérant, trop tolérant, puis je me suis rendu compte que cette tolérance qui me mettait en paix avec ma conscience était, pour finir, une mauvaise action. Plus je vieillis, plus je prends conscience de mes responsabilités. Je considère que le rôle d'un critique d'art est de séparer les bonnes choses des mauvaises. La Biennale est l'occasion d'avoir cette action à une échelle conséquente, d'intervenir « dedans » pour aider ce que je considère être les démarches les plus intéressantes. Sur le plan humain, mieux vaut être rigoureux tout de suite qu'encourager des entreprises qui, un jour, se révèlent insuffisantes. Et cela va de pair avec mes idées sociales.

Je crois que dans le domaine artistique, une certaine démocratie n'est pas possible. Dans le domaine politique, c'est la base de la pyramide sociale qui doit concevoir la vie de toute la société. En revanche, imaginons la pyramide des arts en France. Qui serait en minorité ? Braque, Matisse... Qui aurait la majorité ? L'académie... Alors qu'il faut aller dans le sens de l'égalité entre les hommes, il faut reconnaître l'inégalité des recherches artistiques.

Juillet 73

1. « Hyperréalisme », « Art Conceptuel », « Interventions ».
2. Le système des prix ayant été supprimé, des bourses étaient distribuées avant l'ouverture de la Biennale afin de favoriser la réalisation de certaines œuvres pour l'exposition.
3. Jusqu'à présent, chaque pays invité à participer, désignait lui-même son commissaire qui pouvait être aussi bien un critique d'art qu'un diplomate.
4. Animation, Recherche, Confrontation au Musée de la Ville. Exposition mai 73.
5. Où elle avait eu lieu en 71.
6. Association Internationale des Critiques d'Art.